

Cette gazette électronique, publiée chaque mois, vous permettra de découvrir ou de redécouvrir de vieux articles et des images sur nos races.

« Gardarem lou Moussu » ou Histoire d'ours

[1301-1500]

Gaston III (comte de Foix ; 1331-1391) et Gace de la Buigne (13..-1384?). Auteurs du texte. – Gaston Phébus, Livre de la chasse. – Gace de la Buigne, Déduits de la chasse.



Port de collier et de licol
Source gallica.bnf.fr

Récits avant 1800

Annuaire du département de l'Ariège 1906 - Foix : imprimerie Pomiès. Extrait p. 201-203.

II. — L'épisode des loups.

« Avant l'année 1800, il y avait sur les hautes montagnes d'Orlu, comme sur toutes celles du canton d'Ax, plusieurs forêts séculaires en futaie de pins qui, depuis ont été coupées et converties en charbon. Tout le monde sait que les pins et les sapins, par leurs branches latérales, épaisses, longues et touffues, abritent leurs tiges à 2 ou 3 mètres autour, au point que les neiges, par leur poids, baissant les branches les plus basses de leur extrémité jusqu'à terre, il se forme une espèce de chambre tout autour du tronc de l'arbre qui peut servir d'abri et de repaire aux animaux sauvages, pendant l'hiver.

« C'était dans ces forêts qu'étaient les repaires d'une grande quantité de loups, lynx, sangliers, isards ; les ours y trouvaient aussi un refuge depuis le printemps, après être sortis de leurs tanières, jusqu'à la fin de l'automne où ils y rentraient pour y passer l'hiver dans l'engourdissement.

« Aussitôt que ces forêts furent abattues, ces animaux sauvages disparurent insensiblement. On ne revît des ours que par exception ; les loups, à cause de leur vie nomade, se conservèrent assez, pendant longtemps, au point qu'on en voit encore quelqu'un aujourd'hui.

« Les ours et les loups faisaient alors de si grands ravages sur les bestiaux qu'on conduisait aux pâturages, que souvent les propriétaires qui n'exerçaient pas la plus active surveillance avec leurs gros chiens, étaient ruinés ; toute bête qui s'écartait peu ou prou du troupeau commun était dévorée. Les ours ne se gênaient pas pour aller prendre une vache ou un veau, à leur choix, pendant la nuit, aux abords de la vacherie réunie aux jasses ; si, aux premiers mugissements de la bête attaquée, les gardiens n'étaient pas là avec leurs chiens et des torches de feu aux mains, elle était emportée et dévorée. Les loups n'étaient pas aussi dangereux dans leurs attaques nocturnes contre la vacherie, parce que les vaches se groupaient instinctivement, formaient un cercle en mettant les veaux au milieu et se défendaient avec leurs cornes en poussant des mugissements continuels d'alarme qui attiraient les gardiens.

« Les juments formaient aussi leur cercle ; chacune ayant son poulain en travers devant son poitrail ; elles se défendaient à coups de pieds par des ruades redoutables et meurtrières.

« Ces résistances déconcertaient souvent les loups, parce que les gardiens étaient bientôt là pour les fortifier; aussi, s'adressaient-ils de préférence aux troupeaux des bêtes à laine.

« Vers le milieu de l'été, le curé du village allait exprès sur les montagnes pour y bénir les troupeaux ; ce qui, malgré leur bonne foi, n'empêchait pas les propriétaires de faire des pertes considérables.

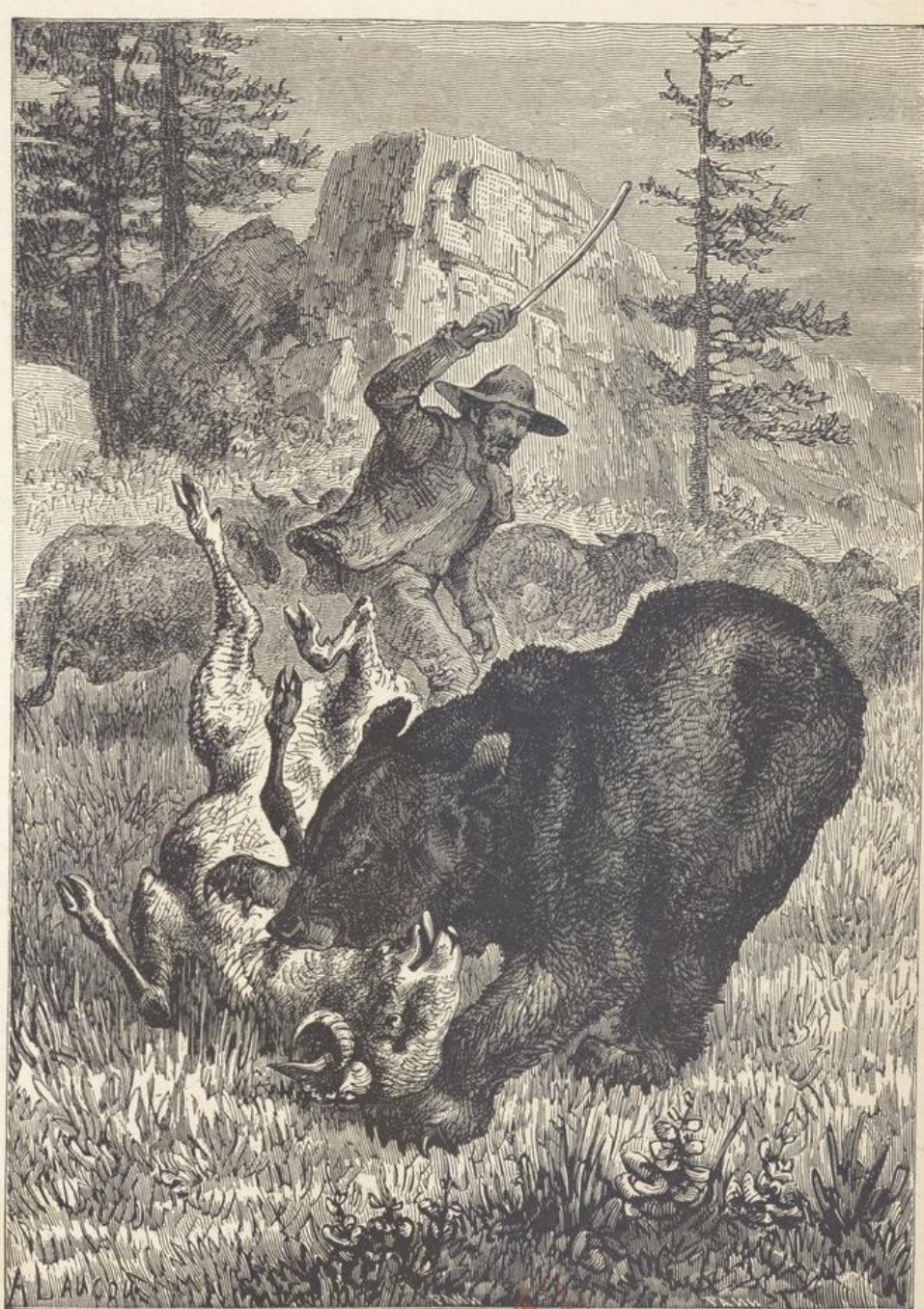
« Aussitôt que le bétail était descendu des montagnes, les ours vivotaient, pendant quelque temps, autour des granges où l'on enfermait les troupeaux pendant la nuit, jusqu'au jour où ils allaient s'enfermer dans leurs tanières. Mais, les loups, plus audacieux, descendaient pendant la nuit pour aller écornifler autour des habitations isolées et même dans le village, dévorant tout ce qu'ils pouvaient rencontrer et vivant de toute sorte d'or dures.

« Tant que le sol n'était pas couvert de neige, ces animaux n'étaient pas bien dangereux pour les personnes. Mais aussitôt que la neige avait envahi le pays et qu'ils ne trouvaient plus rien pour manger, réduits à brouter quelques herbes le long de la rivière, les habitants étaient obligés de se tenir continuellement en garde contre ces bandes de carnivores affamés qu'on voyait circuler pendant le jour et qu'on entendait hurler pendant la nuit, en faisant entendre des claquements de dents effroyables.

« Aussi, les habitants avaient soin de se retirer de bonne heure dans leurs maisons et n'osaient plus en sortir qu'en nombreuse compagnie, ou en portant à la main un grand flambeau de paille allumée. Telle était la situation, non seulement d'Orlu, mais de tous les villages du canton, en hiver, avant l'année 1800.

Génin, M. (pseud. de Mme de Roisel, autre pseud. François Vilars). Auteur du texte.
Lançon, Auguste-André (1836-1885). Illustrateur. - **La famille Martin : histoire de plusieurs ours / par M. Génin ; illustrations par Lançon.** – Paris : Hetzel et Cie, 1878

IX



IL SE PRÉPARAIT A L'ÉTRANGLER.

Source gallica.bnf.fr

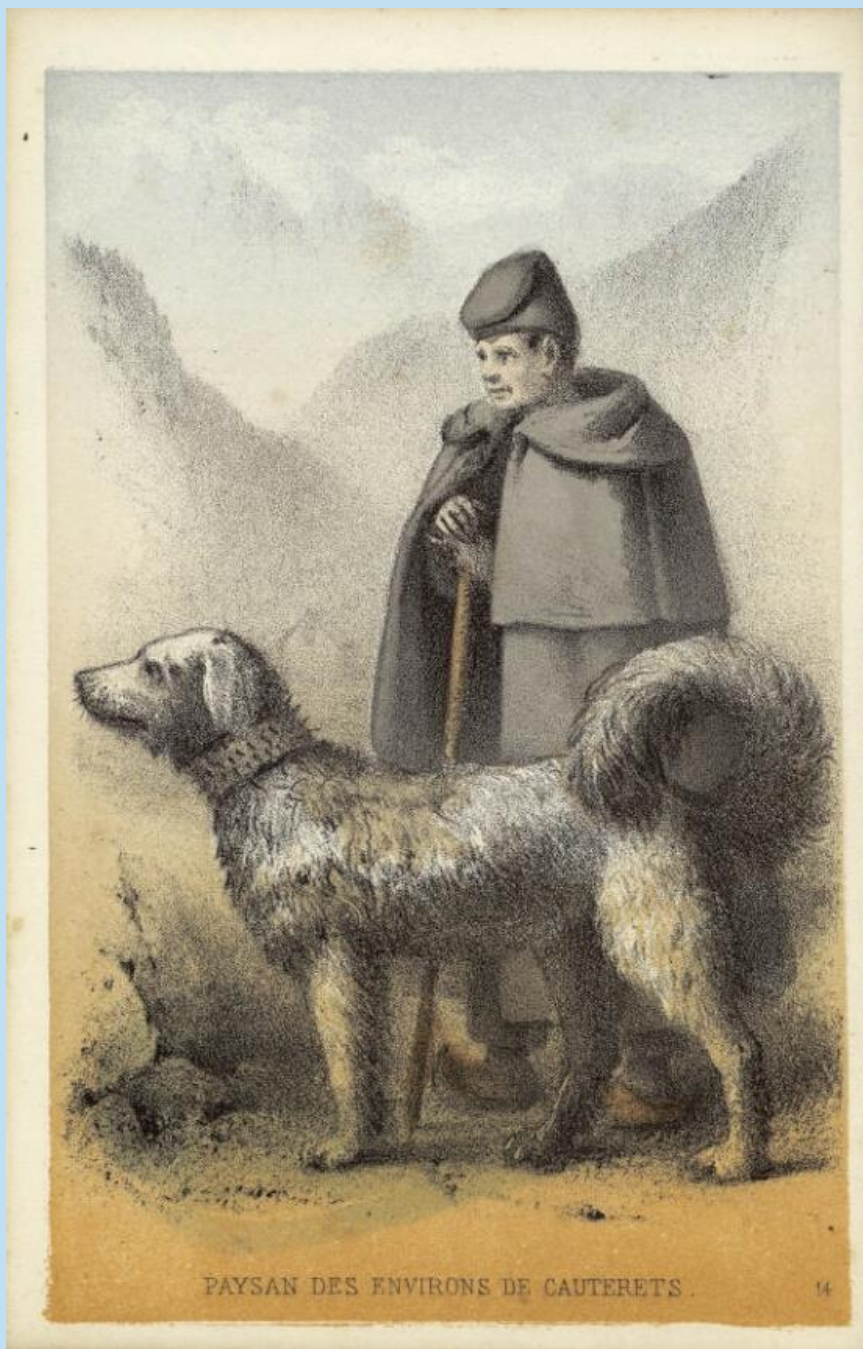


CAUTERETS. — CHIEN DES PYRÉNÉES.

Ep. Monquillet, Éditeur à Pau.

Source médiathèque de Bigorre

138. - Cœa qui trop layre
 Etou mound gayre.
 Chien qui trop aboie ne mord guère. L'espagnol dit de même:
 Perro ladrador
 Nunca bien mordedor.
 Chien aboyeur, jamais bon mordeur.



Source médiathèque de Bigorre

1883

Gazette d'Aulus. 7^e année, n°18, livraison du jeudi 23 août 1883

Aulus 23 août 1883

Pour continuer la série des excursions pratiques que nous avons commencé à indiquer à nos lecteurs, parlons un peu d'Ustou.

Ustou est la patrie traditionnelle des ours. (Rien de ceux des auteurs dramatiques, je ne conseillerais pas l'excursion).

Chaque famille élève deux ou trois de ces intéressants animaux, leur apprend à saluer, à danser, à grogner en cadence. A quelques-uns même, on inculque des talents supérieurs, tels que la lutte à main plate et le combat courtois contre les chiens.

Dès que l'ours ne cherche plus à dévorer son professeur et exécute avec toute la grâce dont un ours est capable, les diverses cabrioles qui lui ont été enseignées, son éducation est terminée.

Avec des doses savamment combinées de caresses et de coups de bâton, surtout en soumettant l'animal à un régime exclusivement végétal on arrive à en faire ce que l'on veut, on le mène par le bout du nez.

Ajoutons, pour être véridiques, que ce nez est traversé d'un gros anneau de fer dont les tiraillements rappelleraient la bête à l'obéissance si elle cherchait à s'émanciper.

[...]

Nous avons parlé de la population fourrée d'Ustou. Toutefois, il est inutile dans cette saison d'aller demander à rendre visite à ces intelligents plantigrades. C'est l'époque où tous sont par monts et par vaux, exerçant en vrais bohème qu'ils sont les divers talents dont la nature et l'éducation les ont doués, ramassant des gros sous pour nourrir la famille l'hiver et élever les enfants. C'est qu'un ours bien dressé est une petite fortune. Une fille du pays ne trouve guère à se marier si elle n'en apporte pas un en dot. Ce doit être amusant de voir un ours couché sur les contrats que le tabellion du pays rédige de sa belle écriture enroulée à l'ancienne.

Au printemps, les maris et les ours s'en vont, les femmes gardent le logis jusqu'à l'hiver, où bêtes et gens reprennent la vie commune, les vieux ours gravement accroupis dans les coins, les oursons se vautrant avec les enfants dans les ébats innocents de l'universelle confraternité des jeunes.

Source gallica.bnf.fr

1900

Trutat, Eugène (1840-1910). Photographe. - Ours, Luchon, septembre 1900



Source gallica.bnf.fr / Association des Toulousains de Toulouse

Source gallica.bnf.fr/Association des Toulousains de Toulouse

1930

Revue de folklore français / organe de la Société du folklore français. - Paris : Société du folklore français, 1930.

Pour les pyrénéens, c'est l'hagiographie de l'évêque de Couserans Valier (ou saint Lizier), dont une fresque peinte par Jean-Bernard Lalanne dans l'église Saint-Lizier d'Ustou, évoque cette histoire. Légende à l'origine de la vallée des montreurs d'ours : la vallée d'Ustou.

De l'ours qui dévora l'âne de Saint Martin d'après l'ancienne vie de Saint Maximin

Maximin, après avoir assisté au synode de Cologne, en 346, mû par une inspiration divine, se mit en route pour Rome en compagnie de Martin tous deux voulaient visiter, en fidèles amis du Sauveur, le tombeau de son bienheureux apôtre Pierre. Durant le trajet, ils s'arrêtèrent auprès d'un petit bourg et Martin s'en alla devant pour acheter des vivres dans le village, laissant son compagnon garder leur bagage commun et l'âne qui le portait. Maximin, fatigué, s'abandonna au sommeil. A ce moment, un ours, sortant d'une forêt voisine, s'élança sur l'âne, l'emporta et le dévora. Martin, revenu, dit à l'évêque :

- Qu'avez-vous fait, mon frère Maximin ?
- J'ai été surpris par le sommeil, répondit celui-ci, et j'ai reposé un instant ma tête en cet endroit.
- Et notre âne, qu'en avez-vous fait ?
- Je ne sais. »

Et Martin lui montra la bête féroce qui venait de le dévorer.

- Elle s'est préparé une mauvaise affaire, dit Maximin. Aussitôt, il appela l'ours à lui, et, au nom du Seigneur Jésus, lui commanda
- Viens, suis moi puisque tu as fait la sottise de ne pas épargner ce malheureux âne qui portait nos paquets, tu rempliras toi-même son office. »

L'animal reçut docilement le fardeau qu'on lui imposait, et les suivit ainsi jusqu'à Rome. Arrivés là, les deux pèlerins prièrent sur le tombeau de l'apôtre dans toute la sincérité de leur âme ; ils vénèrent pieusement les reliques des saints ; puis ils revinrent par le même chemin et repassèrent par le même bourg, qui a reçu le nom d'Urseria, toujours accompagnés de l'ours portant son fardeau.

Alors ils lui dirent « Va maintenant où tu voudras fais attention de ne nuire à personne et personne ne te nuira ». (1)

La Société DE BORDA, Dax (Landes).

Source gallica.bnf.fr

Le thème de l'animal domestiqué par un saint

Le thème de l'ours domestiqué se retrouve sous une forme à peu près identique dans l'histoire de saint Humbert de Marolles, dans celle de saint Corbinien, de saint Romedius, de saint Eloi. Saint Odon de Cluny eut un loup pour l'accompagner et le défendre contre les renards dans ses excursions nocturnes. Saint Gérold de Feldkirch garda à son service un ours, qui, poursuivi par des chasseurs, s'était réfugié près de lui.

Il faut rapprocher de ce trait le fameux lion de saint Jérôme qui tenait lieu de bête de somme à son maître. etc. Je serai bien étonné si l'habitude traditionnelle d'accoler au nom de certains ours, comme à celui de certains ânes le nom vénéré de Martin n'était point un dernier vestige de l'antique popularité de l'épisode. Dans la légende du moyen âge, l'ours Martin, l'âne Martin signifient l'ours ou l'âne de Martin.

La Société DE BORDA, Dax (Landes).

(1) Voir la Revue des Questions historiques, II, 68. La vie de St. Maximin composée au IXe siècle par S. Loup de Ferrières, ne fait que reproduire la biographie primitive donnée par les Bollandistes (Acta SS. maii, VII et suiv.).



L'ours porte les bagages de saint Amand dans une miniature de la Vie de saint Amand, vers 1160. Source Wikipedia

1867

Gayot, Eugène (1808-1891). - Le Chien, histoire naturelle, races d'utilité et d'agrément, reproduction, éducation, hygiène, maladies, législation,... / par Eug. Gayot,... - Paris : Librairie de Firmin Didot frères, 1867

Si bien doué et si apte qu'il soit, un chien n'est pas toujours le meilleur ; encore faut-il le mettre à sa place sous peine de le voir insuffisant ; encore faut-il l'approprier aux circonstances et à de certaines exigences toutes spéciales. C'est ainsi, par exemple, qu'il y a lieu de donner la préférence aux animaux de grande taille dans les pays de bois ou de montagnes, hantés par les loups, puisque, dans ce cas, ils pourront avoir plus ou moins fréquemment l'occasion de se mesurer avec ces vilaines bêtes pour défendre le troupeau.

Dans les pays de plaine, au contraire, où les loups se montrent plus rarement, les chiens de berger peuvent être de plus petite taille.

Cependant, quand on fait parquer les troupeaux, il est bon que le berger ait des chiens assez forts, ou du moins qu'il se soit fait accompagner par un fort mâtin pour leur venir en aide au besoin.

Dans tous les cas, que leur cou soit armé d'un collier garni de clous, car ils ont parfois à lutter contre les loups, à se battre avec des chiens errants. Il est sage de ne pas laisser leur gorge exposée sans défense aux dents de l'ennemi ; les blessures peuvent y devenir mortelles.

Remplacer un bon chien n'est pas toujours aisé, et d'ailleurs, pourquoi ne pas prévenir un mal quand il peut être si facilement évité ?

Source gallica.bnf.fr

1927

Sénac-Lagrange Bernard (1880-1954). - Réunion des Amateurs de Chiens Pyrénéens (R.A.C.P.). - Le chien des Pyrénées et le chien de berger des Pyrénées [dit « annuaire de 1927 »] / par B. Sénac-Lagrange. - 1927. Extrait pages 5-6.

Dans son ouvrage sur le chien, paru en 1867, Gayot définissait très exactement le rôle du chien Pyrénéen Comme le chien de berger le premier (le grand chien des Pyrénées) vit en compagnie des troupeaux mais il en est le protecteur plutôt que le conducteur. Il faut donner au chien de berger un appui, un compagnon qui fasse leur propre sécurité tout en donnant au pasteur ou à ses ouailles un gardien plus puissant.. - - -

« Ceci devient la mission plus spéciale des chiens de montagne en tête desquels se place celui des Pyrénées ... »

Et plus loin : « Le chien des Pyrénées connaît et remplit merveilleusement son devoir de protecteur. Il est également attaché au berger et au troupeau ».

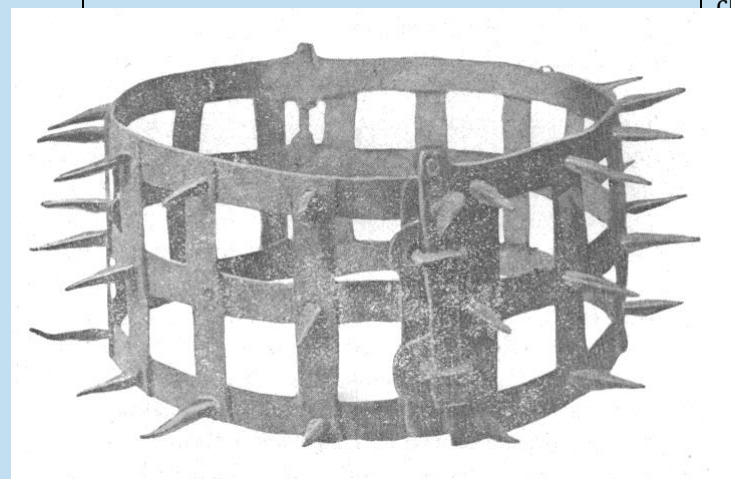
Nous donnons ici la reproduction d'un collier ancien pour chiens Pyrénéens. Rigide, tout en fer,

large de 9 centimètres, armé de pointes coniques de 3 centimètres, la fermeture est assurée par une tige coulissante serrée à une de ces extrémités par une vis.

Il existait également des colliers articulés, plus étroits, dont nous avons vu il y a de longues années un exemplaire. Les pointes extérieures tordues à leur base formaient anneaux et s'encastraient l'une dans l'autre.

Ce genre de collier semble avoir été moins répandu que le collier rigide, sans doute parce que moins défensif. La prise du loup ayant lieu presque toujours à la gorge il est évident qu'un objet à base large et rigide protégeait davantage qu'un autre mobile, quelque acéré qu'il puisse être.

Nous n'avons jamais vu aux Pyrénées de colliers en fer plein, tels ceux représentés sur certaines anciennes gravures aux cous des matins destinés à la chasse des bêtes fauves et des sangliers.



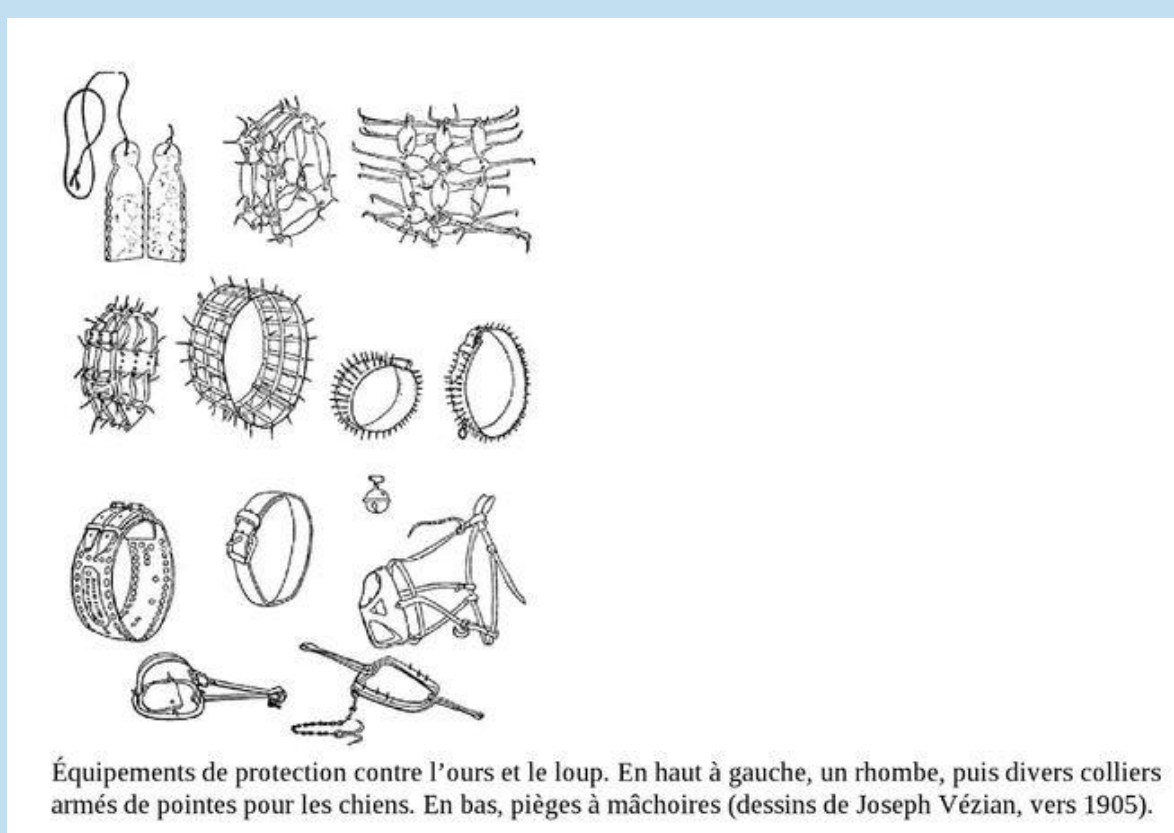
Source RACP

Joseph Vézian (1886 - 1958)

Préhistorien et spécialiste du folklore ariégeois, correspondant de la Commission des monuments historiques, membre de l'Institut international d'anthropologie.

Membre de la Société archéologique du Midi de la France, de la Société ariégeoise des sciences, lettres et arts, de la Société d'études scientifiques de l'Aude, de la Société d'histoire naturelle de Toulouse, Haute-Garonne, de la Société du folklore français, de la Société linnéenne de Lyon, Rhône, de la Société préhistorique Ariège-Pyrénées et de la Société préhistorique française.

Illustration : une planche reproduite dans l'ouvrage d'Olivier de Marliave. - Histoire de l'ours des Pyrénées, de la préhistoire à la réintroduction. - Sud-Ouest éditions, 2008



1942

Tricoire, Raymonde. - FOLKLORE DE MONTSÉGUR : Magie et Traditions populaires ; in Folklore, revue trimestrielle publiée par le Centre de Documentation et le Musée Audois des Arts et Traditions populaires, Tome IV, 5e Année – n°3 septembre 1942. Extrait pages 124-128.

Transhumance. Un point important dans l'étude folklorique de la région de Montségur est celui de la transhumance. C'est de Montségur que partent les troupeaux de moutons et de vaches qui vont passer l'été sur le pic de Saint-Barthélemy. Les « *baquiès* » et les « *ramadiès* » qui passent trois et quatre mois de solitude à la montagne rapportent de leur vie de pâtre des impressions et des renseignements souvent fort intéressants.

Organisation des pacages. Les habitants de Montségur ont le droit de pacage sur la montagne d'après un contrat passé entre le propriétaire et la commune (contrat passé pour cent ans). Ils payent seulement le pâtre. Il y a cinquante ans celui-ci prenait 4 francs par tête de vache et 1 franc par brebis. Aujourd'hui ce tarif à plus que décuplé. Le village de Montségur possédait à lui seul 1800 bêtes à laine.

(A noter, et ceci est une parenthèse, que les gens de Montségur ont en outre le droit de prendre des sapins pour la réfection des maisons et la confection des cercueils, mais ils ne peuvent pas s'en servir pour construire des maisons neuves.)

Les habitants des villages voisins : Benaix-Serrelongue, Villeneuve, Fougax, ne jouissent pas de ce privilège et doivent s'acquitter de la location du pacage. En fait ce sont les pâtres qui louent la montagne. Ils payent la « *fourano* » au propriétaire et majorent leurs prix en conséquence (autrefois 1 franc pour chaque vache, 2 sous de plus par mouton).

Montségur possédait aussi un troupeau de chèvres et un de mulets mais ceux-ci ne montaient pas sur les hauteurs ; ils restaient à mi-pente.

La « *ramade* » ou troupeau de brebis comptait environ de 3 à 4000 bêtes, La « *bacado* » ou troupeau de vaches et de « *braus* » en comptait de 350 à 400.

Départ des troupeaux. Tous les moutons de la contrée qui vont à la montagne se réunissent le premier dimanche de juin pour descendre fin septembre. Les vaches, elles, sont déjà parties un mois plus tôt et redescendent un mois plus tard.

Chaque propriétaire a fait la toilette des béliers et surtout du plus vieux qui mène le troupeau. On l'a tondue d'une façon particulière. On lui a laissé sur la tête le « *flot* » de laine qu'on agrémente de pompons de couleur. A sa « *canaulo* » pend la « *bourroumbo* » grosse clochette de cuivre de forme aplatie où est gravé le plus souvent une croix. Les autres béliers portent des « *esquelhos* » cloches plus petites et rondes et les brebis des « *esquelhous* », petites clarines.

Les « *canaulos* » fabriquées par les pâtres à la montagne sont des colliers de bois fermés par une « *clabeto* » petite cheville de bois et quelquefois avec de gros boutons de corne.

Mais tous ces ornements n'allaient pas à la montagne. A Montségur, les propriétaires des troupeaux les enlevaient à leurs bêtes et les ramenaient chez eux. Seules les vaches gardaient leurs clochettes.

Les deux pâtres prenaient possession de l'ensemble des troupeaux et ramados et ramadiès gagnaient la montagne, accompagnés assez loin par les propriétaires et les jeunes gens et jeunes filles de l'endroit.

Une mule les accompagnait porteuse des provisions de la semaine, du sac de sel et des pommes de terre nécessaires pour la saison estivale. [...]

Dangers courus par les troupeaux. Le métier de pâtre n'a toujours pas été de tout repos. Il n'y a guère plus de cinquante ans. Ils avaient souvent affaire aux loups voire même aux ours et aussi aux aigles qui enlevaient parfois les petits agneaux, et même aux corbeaux qui ne pouvant les enlever, venaient leur crever les yeux.

Les loups profitant du sommeil des bergers et des chiens entraient quelquefois dans le courrai et emportaient des brebis. Mais les chiens alertaient vite les pâtres qui accouraient et parfois ils réussissaient à faire lâcher prise au malfaiteur. Ces chiens « *de parre* » étaient d'ailleurs de fortes bêtes à demi-sauvages d'une vaillance à toute épreuve et capables de tenir tête au loup. Ils avaient même quelquefois lutte contre l'ours que le montreur promène dans les villages et l'ours n'était pas toujours le vainqueur. Certains de ces chiens, plus sauvages que les autres - mais c'était l'exception - avaient même des instincts de loup. Un ancien pâtre R. J. me raconte, qu'un de ces chiens, énorme bête qui d'ailleurs avait chassé maintes fois le loup du courral avait pris sur ses vieux jours une fâcheuse habitude. Il éveillait les pâtres par un aboiement significatif, puis imitait les « *ouluts* » d'un loup qui se bat avec le chien. Les pâtres sortaient, constataient la disparition d'un mouton et voyaient ensuite revenir le chien. Celui-ci pensaient-ils venait de se battre avec le loup, peut-être l'avait-il tué. Comme ce fait se reproduisit trop souvent, ils se méfièrent et mirent une « *esquelho* » au cou du chien. Ils purent ainsi vérifier que c'était le chien lui-même qui simulait une bataille avec le loup et emportait la brebis pour aller la cacher dans un coin. Ils durent abattre la bête trop subtile.

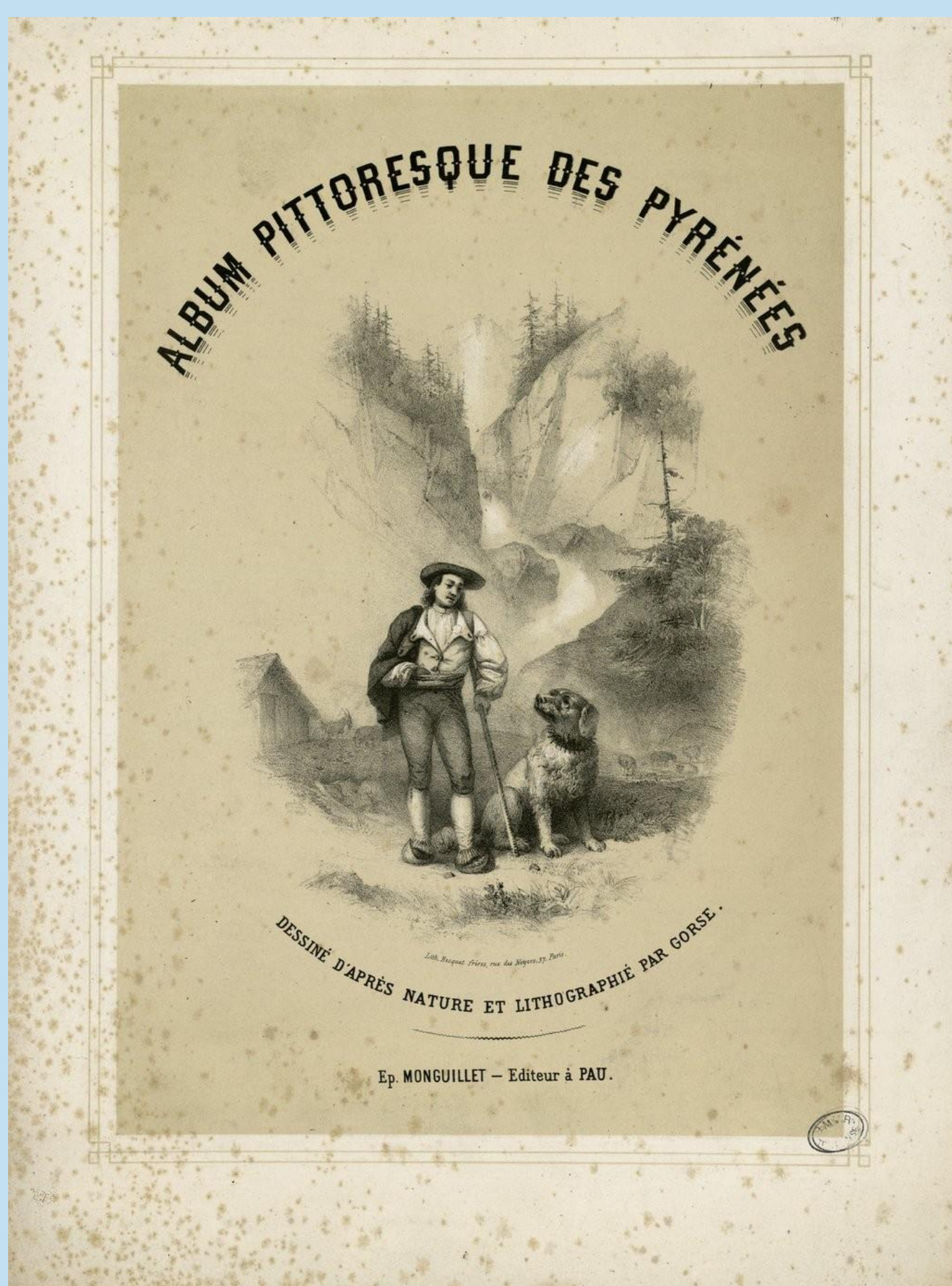
Les ours se tenaient dans les parties supérieures de la montagne aux environs de Prêt-Maut où sont les *jasses* des « *bacados* ».

Les pâtres racontent qu'un taureau était renommé pour sa force. Il ne rentrait pas souvent à la jasse, il avait dû avoir affaire à l'ours disait-on mais ne le craignait pas, mais un jour que le pâtre était parti à sa recherche il fut témoin d'un beau spectacle ; la lutte du taureau et de l'ours. Celui-ci lui envoya un tel coup de patte à l'épaule que le taureau s'enfuit et revint à la jasse avec son épaule emportée.

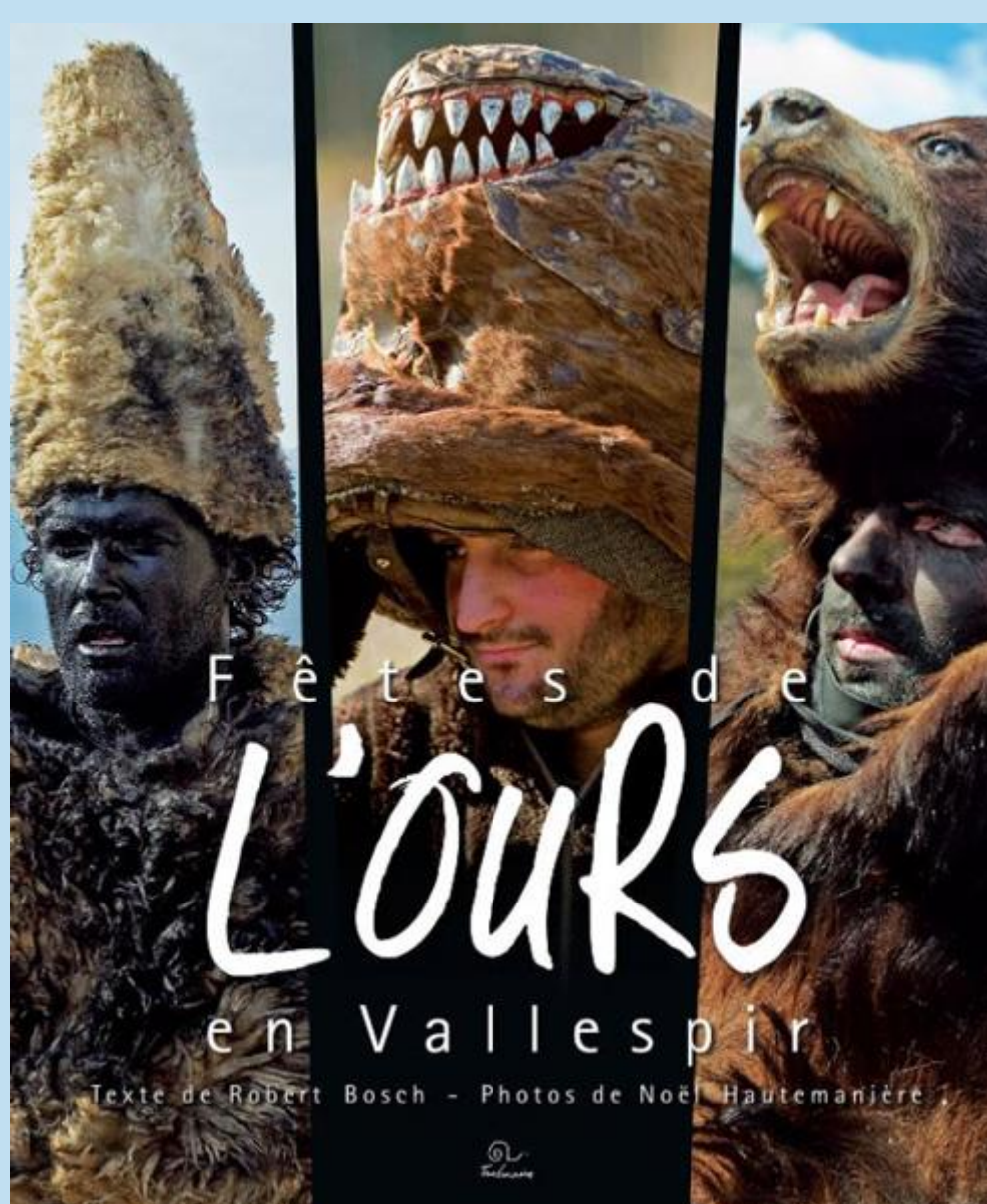
Que d'histoires de loups et d'ours contées dans les veillées et qui faisaient dilater de terreur les yeux des petits et même des grands.

[18..]

Gorse, Pierre (1816-1875). Illustrateur. – Album pittoresque des Pyrénées. – Pau : Monguillet, 18... Page de couverture.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de Toulouse



Arles-sur-Tech / Prats de Mollo la Preste / Saint Laurent de Cerdans

Fêtes de l'Ours en Vallespir / textes de Robert Bosch, photographies de Noël Hautemanière. - Perpignan : Trabucaire, 2013. 224 pages, illustrations, 22 cm. ISBN 978-284974163.